



Amitié France Madagascar

Association de solidarité internationale

Le Lémurien

N° 16



Juin 2019

Éditorial

AGENDA 2019

Repas annuel

et

Assemblée Générale Ordinaire :

Vendredi 22 mars
Salle des Sources – Cestas.

Vente d'artisanat :

Entre mai et octobre,
au marché de Cestas.

Forum des association de Cestas :

Début septembre

Journées solidarité malgache :

Halle culturelle de Cestas
2 et 3 novembre

Vente d'artisanat :

Marchés de Noël
En décembre

Repas annuel

et

Assemblée Générale Ordinaire :

En mars 2020
Salle des Sources – Cestas.

Le Crédit Agricole et les Tookets

Si vous êtes titulaire d'un compte au Crédit Agricole et sociétaire, vous pouvez distribuer vos Tookets à AFM. Pour cela, c'est très simple : il suffit de se connecter sur le site www.tookets.com, vous inscrire et choisir l'association Amitié France Madagascar en écrivant son nom dans la rubrique mot-clé, puis voir la fiche et cliquer sur "**distribuer vos tookets à cette association**".

Si vous n'avez pas internet, voir votre conseiller en agence.

Merci pour votre participation qui n'a aucun coût pour vous et permettra d'aider les villages du district d'Ambatolampy à se développer.

1994 / 2019 : voici vingt-cinq ans que notre association existe !

Les plus anciens membres se souviennent du tri de médicaments dans un hangar glacé, médicaments destinés au dispensaire d'Anosivavaka (10 m³ par an) ; puis des livres en français envoyés au centre culturel de la même commune (4 000 au total).

Les plus jeunes membres ont en mémoire l'école d'Ambatolampikely, ses six logements de fonction, et en collaboration avec l'association Tsinjo Aina, l'aide à l'agriculture dans plus de dix-huit villages, les greniers à riz, les vitrines de démonstration.

Que d'évolutions en un quart de siècle, avec des résultats variables :

Dans les résultats négatifs, nous noterons la disparition du fondateur Antoine ainsi que de nombreux membres des premiers jours ; le dispensaire d'Anosivavaka est fermé faute de recevoir nos médicaments MNU ; la toiture de l'école n'a pas supporté treize années de cyclones tropicaux, obligeant la nouvelle directrice à renvoyer les enfants à chaque pluie.

Mais des résultats positifs donnent l'espoir : le centre culturel reste ouvert, grâce à une formidable bénévole ; l'adduction d'eau potable sur sept kilomètres alimente toujours le village d'Ambohitrinibe ; l'aide financière pour former cinq jeunes tous les ans à Kélilalina, l'aide à la diversification des cultures de contre saison, l'aide à l'élevage, entraînent l'adhésion de nouveaux villages, preuve d'une écoute positive de la population. Voici dix ans, qui aurait pu imaginer les progrès réalisés ?

Mais un constat s'impose : il existe de nombreux risques d'échec notamment climatiques. Parfois gel ou grêle entraîne une perte des récoltes et donc des revenus, parfois cyclones ou tempêtes tropicales détruisent des bâtiments. Les paysans des communes où AFM intervient doivent faire avec. Et nous aussi...

Nos projets pour 2019 ?

À court terme, finir la nouvelle campagne 2018/2020 de vulgarisation agricole ; puis trouver une solution technique et financière pour redonner à la toiture de l'école d'Ambatolampikely son rôle d'étanchéité. Trouver un correspondant malgache responsable pour le dispensaire, pour l'école.

À long terme, un projet de captation et de distribution d'eau potable sur trois premiers villages : Samahadio, Kélilalina et Andakana, villages où l'aide déjà apportée par AFM à l'agriculture nous ouvre les portes. Nous vous invitons à rejoindre ce groupe de travail.

Un dernier mot sur notre activité bordelaise : en vingt-cinq ans, nos membres ont vieilli, certains ont disparu ou n'ont plus la force de participer. Une fois encore apparaît la nécessité de recruter, d'introduire de nouveaux membres au bureau, de nouveaux bénévoles pour nos ventes d'artisanat. Merci de votre soutien, bonne lecture. Ensemble, continuons à aider.

Michel Zappa



HUITIÈME MISSION À MADAGASCAR AVRIL - MAI 2019



L'ordre de mission indiquait que je devais "**Évaluer les actions relatives au projet "vulgarisation agricole"**".

C'est bien sûr ce que j'ai fait au cours de ces trois semaines sur place mais n'est-ce pas trop réducteur et y a-t-il aussi d'autres motivations que de rechercher si tout a bien été réalisé, conformément à un dossier comportant des actions, des moyens aussi bien humains que matériels, un calendrier à respecter, des indicateurs qualitatifs et quantitatifs, des factures à contrôler, etc.

J'ai voulu surtout analyser l'impact du projet sur la population et vérifier si la diversité des productions agricoles favorisant la sécurité alimentaire avait apporté des changements dans les modes de vie, une amélioration de la santé ou de la scolarisation des enfants.

Mais n'y avait-il pas aussi d'autres choses qui méritaient d'être étudiées et qui sont certainement capitales pour assurer et pérenniser la réussite de nos actions de développement ?

Je veux évoquer à ce titre **l'équipe de vulgarisation locale** sur laquelle tout repose, à qui on demande des bilans, des comptes rendus, des explications qu'elle ne donne pas toujours dans les délais souhaités car ses préoccupations sont ailleurs : se débattre dans le district pour mener à bien LE projet qui transformera durablement la vie des habitants malgré des difficultés importantes rencontrées par l'équipe dues aux incidents climatiques à répétition, au manque de moyens, aux résistances aux changements mais surtout aux conflits humains qui génèrent stress et obligation de se réorganiser en remplaçant du personnel, en démontrant régulièrement aux autorités étatiques et religieuses que le projet est bien mené et géré, en passant beaucoup de temps et en dépensant beaucoup d'énergie pour lutter courageusement contre ceux qui s'opposent au travail pour des raisons qui nous dépassent.



Juliette, Lala, Anicet, Benja, Nadya, Hyacinthe, Charline et frère Bosco, en stage.

De cela, le Conseil d'Administration d'AFM n'en entend pas souvent parler par discrétion, dignité, volonté de régler les problèmes au niveau local, sans nous inquiéter, peut-être aussi par peur du jugement du *vazaha* ou je ne sais quoi...

ÉVALUATION DU PROJET VULGARISATION AGRICOLE

Les conditions de vie des habitants ont-elles évoluées ?

Un des principes de base de Tsinjo Aina est "**d'encourager les paysans à se libérer par leur propre force du joug de l'endettement chronique et à se mobiliser pour se développer**". Quand on parle aux bénéficiaires d'endettement, ils disent qu'ils ne rencontrent plus ce problème lors de la période de soudure car ils ont constitué, comme il leur a été conseillé, des réserves (grenier à riz, semences, un peu d'argent) ; en cas de coups durs (grave maladie nécessitant une hospitalisation coûteuse, décès, etc.) ils s'entraident.

Le développement des jardins potagers leur permet d'avoir des légumes presque toute l'année, le rendement des rizières pluviales sur *tanet* est bien meilleur avec les semences adaptées aux terres et la fertilisation naturelle qui demande beaucoup de travail mais produit des effets "miraculeux" disent certains ! De plus, en consommant des légumes à chaque repas, ils mangent moins de riz alors qu'ils en produisent plus... Donc, plus de période de soudure et des revenus nouveaux avec la vente des légumes !

Les volailles, vaccinées et mieux nourries avec des produits cultivés dans les jardins, reproduisent beaucoup plus : pour deux poules, une centaine de poulets par an qui sont consommés mais en grande partie vendus sur les marchés, apportant ainsi des revenus complémentaires étalés sur toute l'année.

Un autre principe Tsinjo Aina vise "**l'autopromotion et la responsabilisation des agriculteurs organisés en groupements, leur permettant de prendre leur destin en main**" et la création de "Groupements" est devenue un acquis durable, dynamisant les *Fokonolona* (Communautés de base). De plus en plus, ensemble, ils développent de petits projets, prennent des initiatives pour innover, améliorer leurs conditions de vie : parfois des panneaux solaires remplacent les bougies, la maison est réparée ou agrandie, quelques-unes sont construites, un parc à cochons est rajouté pour accueillir ses hôtes.

Et surtout ils savent réinvestir une partie de leurs nouveaux revenus : la vente des volailles ou des porcs leur permet d'agrandir leur cheptel, parfois d'acheter un zébu qui les aidera à travailler les champs, à agrandir leur exploitation.

Le cercle vertueux est lancé pour un peu plus de revenus et beaucoup plus de travail !

La mise au point par Benja d'un calendrier cultural qui permet d'avoir des productions toute l'année est adoptée par la plupart des familles avec succession de riz pluvial, de carottes et brèdes pendant l'hiver, puis de citrouilles, haricots verts, tomates. Ces différentes cultures procurent des revenus importants toute l'année et ont pour autre avantage de fertiliser les sols.

Les cultures choisies ne demandent pas trop d'investissement, sont assez faciles, adaptées aux conditions climatiques et aux sols et surtout sont très demandées sur les marchés car elles n'existaient pas auparavant. En 2018, vente de carottes jusqu'à Tananarive, Mahajunga, Tamatave, Tuléar et trente-cinq hectares de carottes envisagés en 2019 !

Une entreprise passera un marché avec Tsinjo Aina quand ils seront en mesure de vendre trente tonnes de légumes par semaine.

Nous sommes très loin de la monoculture de riz de rizière peu productive et de quelques champs de taro et de manioc !

L'état de santé de la population s'est-il amélioré ?

J'ai pris conscience qu'avant l'intervention de Tsinjo Aina et le passage en 2018 des deux élèves en nutrition, la population ne voyait aucun lien entre alimentation et santé. Pour les familles, la culture des légumes permettait de varier un peu les repas, d'économiser du riz car comment auraient-ils pu connaître ce que sont les glucides, protéides, lipides, vitamines ? Pour la plupart des habitants illettrés, manger signifiait "se remplir le ventre" pour pouvoir travailler dans des conditions souvent difficiles, du matin tôt au soir tard...

Des formations ont donc été dispensées pour leur donner un minimum de connaissances nutritionnelles, des conseils pour cuisiner et s'alimenter, des recettes de cuisine et parfois les faire participer à des dégustations et des ateliers de cuisine lors des réunions à Kelilalina.

Dans les cantines créées grâce aux jardins potagers mis en place à proximité de l'école, l'apport en légumes a été important et les enseignants en profitent pour parler nutrition.

Les efforts de chacun se conjuguent et l'alimentation devient meilleure tant sur le plan gustatif que nutritionnel.

Ainsi la santé de la population devrait s'améliorer mais il est encore trop tôt pour mesurer cet indicateur.

Il faut souligner que la prise en compte de la nutrition et de la santé des familles et des enfants a un impact capital sur le développement intellectuel et la réussite scolaire des jeunes.

Les enfants sont-ils davantage scolarisés ?

Avec le développement économique dû à la vente d'une partie des productions, les familles ont pu dégager des ressources supplémentaires pour payer les écolages et le taux de scolarisation qui était de 40 % environ avant les actions de Tsinjo Aina est pratiquement de 100 % ; les familles considèrent maintenant que "c'est honteux de ne pas envoyer les enfants à l'école"... Quel changement alors qu'avant ils n'en voyaient pas la nécessité car, disaient ils, pour cultiver du riz, pas besoin de savoir lire ou écrire...

Et chaque année, dans les villages, en descendant de voiture, je constate que les enfants sont moins nombreux pour nous accueillir alors qu'auparavant, ils étaient souvent plus de cinquante.

Quel plaisir de les rencontrer parfois sur les pistes avec leurs tabliers roses, blancs ou bleus et leurs cartables ou tout simplement cahiers lorsque nous arrivons ou partons !

En conclusion de ce chapitre, il est évident de constater l'amélioration des conditions de vie et de sécurité, l'augmentation des revenus des ménages, la capacité de scolarisation des enfants.

Les familles bénéficiaires ont adopté facilement le projet car il respecte les méthodes de travail et de fonctionne-



Évaluation dans le village d'Ambohimarina

ment qu'elles avaient puisque la devise du chef de projet local est de "*ne pas tout changer mais tout améliorer*".

Des visites d'échange des pratiques culturelles entre paysans malgaches commencent à être organisées dans le district pour renforcer les compétences de chacun et s'ouvrir à des projets novateurs ainsi qu'aux meilleures pratiques. Cette ouverture est également très importante sur le plan socio-culturel.

L'ÉQUIPE DE DÉVELOPPEMENT

Le projet, d'une durée de cinq ans, prévoyait pendant deux ans la rémunération de l'ingénieur agronome Benja Andriamanalina et de cinq techniciens mais la réussite des expériences menées dans les villages lors de la mise en place des vitrines agricoles en 2016 a suscité des demandes beaucoup plus importantes que prévu, compte tenu de la motivation grandissante des familles.

Le dilemme suivant s'est donc posé au chef de projet local :

- Leur disons-nous d'attendre patiemment leur tour car cinq techniciens peuvent difficilement gérer une centaine de groupements dans dix-huit villages éloignés les uns des autres, à parfois deux heures de piste à vélo pour s'y rendre, sachant qu'ils sont aussi formateurs au centre de formation agricole ?

Cette position, certes confortable pour l'équipe, allait décevoir la population, susciter des jalousies, peut-être des vols ou autres actes de malveillance.

- Alors, ne les décevons pas et profitons de leur motivation pour les inclure rapidement dans le projet et les sortir encore plus vite que prévu de l'extrême pauvreté...
- Fonçons et organisons-nous pour faire face et réussir !
- Mais comment ? Déployons des moyens humains plus importants, soyons très efficaces pour bien *manager* le projet, former rapidement tous ces paysans volontaires, suivre régulièrement les familles des villages, participer au recueil des données et aux évaluations : adaptons-nous aux circonstances et mettons en place les structures nécessaires.
- Créons des documents pertinents et efficaces permettant de mesurer l'évolution des familles, la scolarisation des enfants.

En un mot : "MOBILISONS-NOUS ENCORE PLUS ET REDOUBLONS NOS EFFORTS."

Toutes ces réflexions ont conduit le chef de projet local à prendre diverses mesures :

- Augmenter le nombre de techniciens vulgarisateurs qui sont passés de cinq à dix, alors qu'AFM en finance cinq.
- Structurer encore plus le projet au niveau de chaque village : création d'une antenne Tsinjo Aina qui est un relai entre l'équipe et les groupements, ajouter dans chaque comité local de développement (CLD) un représentant de chaque quartier, ce qui augmente le nombre de personnes à former mais permet plus de proximité.
- Former rapidement les représentants des antennes, des CLD, des groupements afin qu'ils deviennent très vite efficaces et puissent développer des cultures lors de la période des pluies, à partir de novembre 2018.
- Augmenter les séances collectives de formations prévues à Kélilalina, à Sahamadio ou à I hazolava pour accueillir plus de membres.
- Mettre en place plus de vitrines et notamment essayer d'en faire une par quartier et non par village, ce qui les multiplie considérablement et entraîne un investissement humain et financier supplémentaire.

Les efforts de mobilisation et de formation ont été très importants mais coûteux pour Tsinjo Aina et comment ont-ils financé ces dépenses supplémentaires au projet ?

AFM a-t-elle participé davantage suite aux sous-entendus évoqués timidement par le chef de projet ? Non car AFM considère qu'elle financera ce qui a été décidé lors du montage du dossier et que Tsinjo Aina doit se "débrouiller" avec ses activités génératrices de revenus dont le géranium.

Mais le géranium, parlons en ! Kélilalina a connu le gel en septembre 2017, puis le géranium a repoussé lors de la saison pluvieuse suivante et 60 000 pieds étaient prêts à être distillés ; cependant, seulement 8 000 ont eu le temps d'être coupés avant les grandes gelées de juin 2018 qui ont détruit 80 % des plants et la totalité des 40 000 boutures plantées entre février et avril 2018... Vente de 5,5 kilos d'huile essentielle au lieu de cinquante, perte de près de 5 000 euros.

Mais ce facteur climatique est peu entendu par certains qui prétendent "qu'il a bon dos" et que nous n'en sommes pas responsables. Certes, c'est vrai, nous n'avons pas contribué à la déforestation de Madagascar qui en fait l'un des pays les plus exposés aux changements climatiques mais Tsinjo Aina est-elle responsable ou victime ?

Face à ce désastre, la décision de mettre en place une culture de géranium à Ihazolava a été prise conjointement par Tsinjo Aina et AFM mais c'est Tsinjo Aina qui a totalement financé la plantation et, au 31 décembre 2018 il y avait 15 000 plants et 25 000 boutures en pépinière sur un terrain loué par l'équipe.

Le coût de ces travaux importants et la production espérée en 2019 se situe entre 15 et 20 kilos d'huile essentielle, soit entre 1 500 et 2 000 euros de chiffre d'affaires, trop peu pour financer la vulgarisation agricole...

Donc l'année 2018 s'est concrétisée par davantage de dépenses avec une équipe de techniciens renforcée, mais beaucoup moins de recettes avec le gel du géranium. Voilà le problème difficile à résoudre mathématiquement mais une solution existe pour ne pas montrer les difficultés malgaches, pour rester digne, pour résister, pour prouver qu'on peut y arriver seul en redoublant d'efforts, par l'autopromotion et la responsabilisation chères à Tsinjo Aina : laquelle ?

Ça n'est pas une énigme : c'est un chef de projet local qui renonce à ses indemnités sans rien dire, qui les reçoit chaque trimestre de la part d'AFM mais qui injecte la somme

Chef des projets
Benja Andriamanalina

**Secondé par Nadya ,
coordinatrice des projets**

Responsables des mises au point techniques : cultures et élevages

Anicet

Charline

Techniciens et vulgarisateurs agricoles

Théogène

Rija

Hyacinthe

Hanta

Activités du centre de Kélilalina et de Ihazolava

Juliette

Tigana

Lala

correspondante dans les activités des projets pour renflouer la caisse vide, pour permettre aux familles d'être moins pauvres.

Et si ses indemnités ne suffisent pas, il doit trouver d'autres solutions : renforcer les activités génératrices de revenus, augmenter les surfaces cultivées pour plus tard avoir encore plus de revenus pour financer les actions de développement car il sait bien qu'AFM ne continuera pas à financer éternellement.

Cependant, dans un premier temps, ces développements sont très coûteux en main-d'œuvre même si, à Madagascar, le tarif journalier est faible mais ces journaliers agricoles sont nourris (même si riz et légumes sont produits à Kélilalina) et de nombreuses personnes, pendant des mois, représentent un investissement important pour bêcher les sols, les fertiliser, planter, pailler, entretenir les cultures, fabriquer et rajouter du compost, sarcler, arroser, etc.

En effet, plusieurs hectares ne se traitent pas comme un petit jardin potager alors qu'aucune mécanisation n'existe : bêches, sarclés, sueur, peine, repas, dodo et on recommence le lendemain... dix heures de travail pendant six jours par semaine...

Mais pour le chef de projet et son équipe, il faut résister, sauver la face, par ambition, orgueil, être épuisé, démotivé par tant de travail et parfois d'incompréhension. Il faut rechercher des marchés porteurs pour vendre au mieux les productions, des partenaires sérieux et, à Madagascar, c'est souvent difficile. Il ne suffit plus de vulgariser ses connaissances, de mener des recherches pour trouver les meilleures solutions agricoles, il faut devenir un entrepreneur dynamique et efficace.

Et à cela s'ajoutent, beaucoup plus graves que les incidents climatiques, les jalousies, les luttes de clans qui font encore plus perdre d'énergie, qui anéantissent la mo-

tivation de l'équipe qui endure et se bat en silence avec des adversaires ou parfois des fantômes, doit se justifier auprès des autorités locales et religieuses, prouver son efficacité et son honnêteté, jusqu'à ce que la douleur soit trop forte pour que la colère et la peine explosent et que nous en soyons enfin informés.

J'ai bien compris que le projet de vulgarisation agricole que je considère comme une réussite pour Tsinjo Aina et pour les familles bénéficiaires du district a été aussi cette lutte acharnée pour le chef de projet et son équipe.

Et je ne suis pas fière, en étant le chef de projet France, de n'avoir pas compris cette souffrance dissimulée mais parfois murmurée, ces larmes refoulées ; le travail à distance est difficile et Benja aurait dû plus ouvertement partager ses difficultés pour que nous comprenions tous ce qu'il a réussi à me transmettre avec beaucoup de discrétion, de réserves, parfois la gorge serrée, au cours de certaines soirées.

J'ai vérifié à cet effet que Madagascar est vraiment un "monde à part" et qu'il faut beaucoup de courage, de persévérance, d'acharnement, d'énergie, d'énormes sacrifices personnels, de doutes, de colère, pour aider les familles des villages du district à se développer durablement, malgré les phases de désespoir et de révolte... Puis de nouveau le soleil brille et l'espoir renaît.

Il faudrait que d'autres membres d'AFM viennent constater les résultats des actions menées avec efficacité et efficience par Tsinjo Aina, Benja Andriamanalina et son équipe. Pour cela, prévoyons-nous un petit voyage organisé en 2020 ?

Chantal Blancand, chef de projet France



Benja Andriamanalina



Évaluation dans le village d'Ambatobe



LA CONFORMITÉ DE L'ACTIVITÉ DE TSINJO AINA À CELLE DES PRÊTRES



Je suis Randrianandrasana Félicien. Je suis candidat à la vocation sacerdotale. Après avoir terminé les trois années de cycle philosophique, je commence la première année de régence dans le centre de formation professionnelle agricole de l'association Tsinjo Aina de Kelilalina. En tant que candidat à la vocation sacerdotale, la question se pose : quelle relation y a-t-il entre les agronomes et les prêtres ? Pour éclaircir cette ligne de réflexion, j'aimerais parler en quelques mots de l'association Tsinjo Aina. Ensuite, je parlerai de la régence. Et enfin, je tirerai les atouts de mon stage dans ce centre de formation agricole.

L'association Tsinjo Aina est une association qui vise les développements ruraux. Elle est affiliée dans l'ECAR du diocèse d'Antananarivo. Elle commence son travail par la revalorisation de la culture en tant que malgache et en tant que chrétiens. Son leitmotiv est : "***L'Union fait la force***". C'est-à-dire qu'elle ne travaille pas seule, elle préfère la collaboration avec les autres, elle travaille en équipe. Cette collaboration lui permet de décentraliser l'association Tsinjo Aina dans plusieurs villages. Elle arrive à convaincre les parents d'envoyer leurs enfants à l'école grâce à l'amélioration de la technique agricole. J'arrive à me convaincre que l'agriculture est le socle de toute économie et de tout développement à la campagne, c'est la raison pour laquelle le taux de scolarisation monte petit à petit grâce à l'effort de Tsinjo Aina. En un mot, elle vise le développement intégral de l'homme.

Parlons maintenant de la période de la régence. La formation des prêtres doit être complète et intégrale. Et comme le décret de la formation des prêtres dans le Concile Vatican II le définit, les candidats au sacerdoce doivent avoir un complément de formation après un cycle d'étude au séminaire. L'année de régence est donc un complément de formation où un candidat accueille de nouvelles forces afin de pouvoir continuer un autre cycle d'étude. Cette période est une période de soulagement intellectuel. Cependant, durant cette période, il faut s'ouvrir à d'autres choses pour qu'on puisse avoir des bagages pour l'avenir. La période de régence n'est pas un repos total,

mais c'est le commencement du pastoral en puisant des expériences pour la mission à venir car l'expérience sert beaucoup pour développer les peuples. Alors, comme le pastoral n'est pas acquis instantanément, il faut se préparer dès maintenant pour favoriser la tâche prochaine. Dans l'ensemble, la période de la régence est un avant-goût de la prêtrise.

Maintenant que nous avons compris l'association Tsinjo Aina et la période de régence, il est temps de dégager la nécessité ou bien les atouts du stage dans cette association. À mon tour, je peux dire que l'offre des techniques dans ce centre de formation professionnelle agricole me permet d'animer plus loin le développement rural. Toutes les techniques que j'ai apprises ici sont applicables ultérieurement. À savoir : la rotation des cultures et l'unifica-



tion des gens dans un groupe. C'est vrai que ces méthodes sont plus faciles à appliquer à la campagne prépondérante dans notre diocèse. Il est vraiment possible de propager l'activité de Tsinjo Aina dans divers districts pour promouvoir le développement de tous les hommes et de tout homme. En effet, les techniques de Tsinjo Aina invitent les peuples à envoyer ses enfants à l'école, à se

nourrir en qualité et en quantité. Et quand toutes les familles sont bien nourries et bien éduquées, c'est facile pour elles d'élever leur vie spirituelle.

Au terme de cet article, je peux dire que l'activité de développement n'est pas facile. Elle est un travail de chaque homme et de tout homme. Chacun doit décider de se développer mais il faut collaborer avec les autres pour réussir. J'espère que le principe de subsidiarité nous permettra d'avancer dans une vie meilleure. Les activités de cette association où je commence mon stage conforme à celle des prêtres, dans le sens où l'un et les autres cherchent à développer tous les hommes d'une manière intégrale, c'est-à-dire, corps, intelligence et esprit. Donc, je félicite Tsinjo Aina pour toutes ses activités qui sont faciles à modeler. Allez encore plus loin et n'arrêtez pas pour que chaque homme puisse se développer.

Frère Félicien



LES MALGACHES, ÉNIGMATIQUE ORIGINE



Madagascar est une île à part, au centre de l'univers, possédant une biodiversité très variée, unique au monde. Un jardin d'Éden avec un peuple énigmatique doté d'un pouvoir magique extraordinaire.

Véritable casse-tête des archéologues, des ethnologues et des scientifiques du monde entier, la découverte de l'origine mystérieuse du peuple malgache est encore aujourd'hui une véritable énigme. Pourquoi si difficile de trouver l'origine du peuple *malagasy* dont la population actuelle est de vingt millions d'habitants ?

Est-ce une coïncidence mais Madagascar était une île des esprits, des sorciers, des devins, des divinateurs, des astrologues, des guérisseurs et de la nature indivisible. Tous s'associent en travaillant dans la même direction pour le bien du peuple et la protection de leur milieu, leur faune et leur flore. Les esprits sont comme des êtres supérieurs dans le territoire malgache : ils sont les gardiens et bienfaiteurs de cette île, la source de toute vie sur terre. Les Malgaches font partie de cette création car ils ne pouvaient pas se créer eux-mêmes à partir du néant mais il existait déjà une grande vie : la faune et la flore. C'est toujours fatal à n'importe qui de fâcher les esprits, les ancêtres, les *fady*, les tabous malgaches.

Le Malgache est un grand concepteur de la nature et du temps avec modération, ce qui fait qu'il est "*Moramora*", le temps semblant parfois s'être subitement estompé, imprimant une sensation d'immobilisme à un quotidien jamais bousculé. Il est d'une grande patience, héritage de la nature et du monde spirituel qui sont la vertu de la connaissance et de la sagesse malgache. La persévérance est aussi la force absolue malgache, d'une immense vigueur de l'art, de la maîtrise des connaissances naturelles et du jugement.

Un peuple pacifique, aimable, respectueux, accueillant qui est fidèle au culte des ancêtres, ne fait pas un mal à une mouche car ils ont leur destinée, leur secret, leur coutume, leur tradition et leur conception pour préserver leur avenir, différent des autres pays. Il faut pénétrer dans l'esprit *malagasy* pour apercevoir leur vie et l'accepter : vivre avec les tabous, les *fady* – les interdits – est par la force des choses, leur meilleure protection de la nature (touche pas à cette forêt, à ces animaux ou à notre culture sinon prends garde aux *tsiny* et au *tody* émanant des esprits des ancêtres).

Les étrangers venus ultérieurement reprochaient cette vie en harmonie avec la nature, alors que le malgache essayait autant que possible de bien les accueillir depuis des millénaires dans cette île parce que c'était dans le sang. Le sens d'accueil et le *tsiny* sont innés chez le Malgache !

C'est peut-être à ce moment que les ethnologues et les scientifiques ont recherché profondément l'origine du peuple alors que les ancêtres mêmes ne veulent pas qu'on trouve leur origine et leur secret pour les biens de ce peuple.

Madagascar possédait une colonisation très complexe. Plusieurs peuples l'ont colonisé à différentes époques, attirés par la douceur quotidienne et la magie qui se cachait, voulant anéantir toute vie malgache pour introduire la leur. Ils utilisaient toutes leurs forces pour s'emparer de cette terre mais les Malgaches sont infranchissables. Ils ont une force supérieure, la puissance des esprits, le *fiavanana*, la coutume et la force de la nature. Comment combattre un peuple qui vous accueille à bras ouvert et avec tant d'amour ?

L'origine du peuple a commencé au VII^e siècle avant Jésus-Christ, lorsque des gens de différentes origines sont venues d'un peu partout dans le monde avec un point commun : c'étaient des gens simples.

Ils ont occupé les cinq coins de Madagascar, l'Est, le Sud, l'Ouest, le Nord et les hauts plateaux. En général, ils se nommaient tous *Vazimba* car cela signifiait navigateurs désespérés, battus par la vie ou victimes de la discrimination de leur terre d'origine. Ce qui montre que les ancêtres *malagasy* furent des personnes qui cherchaient la paix, la liberté.

D'abord, ce fut cette île bénie de Dieu, magique, mystérieuse qui les avaient attirés et ils étaient tous bienvenus. Ce jardin d'Éden leur a appris à respecter l'environnement, la vertu de la terre, l'eau, les plantes et les animaux, les fait vivre en harmonie avec la nature : il illuminait leur visage, chantait, dansait, leur apprenait à écouter le vent et à observer les astres. L'île leur donnait un amour absolu, les remplissait d'espoir, de solidarité, de charme, de joie, de paix, de sourire avec une organisation sociale parfaite. C'est alors que le nom du peuple fut créé : Malagasy qui est devenu le peuple de la paix, d'amour, de fraternité, de pardon, d'humanité et d'union. Un peuple accueillant car il fut accueilli par la grande île et sa nature.

Leur vie avait un rythme, suivant le soleil, la lune et les étoiles, cohabitant avec les animaux terrestres et aquatiques qui leur enseignaient la vertu de la vie libre dans la

nature mais attachés à une discipline, une loi, une nouvelle tradition. Des mentalités se sont développées comme fatalisme, traditionalisme, méfiance, le *fady*, *tody*, le *tsiny*, parce que chaque chose avait son utilité. Les gens vivaient loin de la haine, des banalités, de la jalousie, de l'hypocrisie, de la discrimination, de la ségrégation et de la guerre civile. Une organisation sociale parfaite était dirigée par les hautes autorités coutumières avec un amour pour la solidarité, naissance du "*fihavanana*" malagasy. Une grande société, une communauté, un grand peuple était créé.

Un peuple très timide à cause de son origine mais qui donnait à ses visiteurs au VII^e siècle le nom de *Vahiny* c'est-à-dire invité. Concrètement, un tiers des ethnies malagasy venaient d'Afrique "les Bantous", les Arabes, de l'Asie du Sud-Est, les Indo-pakistanaïes et des Européens mais ils pouvaient être malgaches car chez les Malgaches, racisme et discrimination sociale n'existaient pas.

Au cours du XV^e siècle, Madagascar devenait une grande civilisation de métis unique au monde. Avec dix-huit ethnies, il y avait des multiples racines qui se trouvent dans les différentes ethnies. Malgré cette dissemblance, les Malgaches restent fidèles au *fihavanana*, à la tradition, au fatalisme et à la méfiance hérités de leurs ancêtres qui sont des atouts sociaux, économiques, politiques dans la vie quotidienne et ont encore cours de nos jours. Les Malgaches parviennent à garder toutes ces valeurs car cette doctrine sociale émanant de leurs ancêtres est vigoureuse et ils doivent saisir cette chance de la connaissance de la sagesse ancienne.

Les Malgaches disaient souvent "nous sommes tous des êtres humains avec nos différentes cultures, nos différentes langues, nos différentes coutumes, nos différentes mentalités et nos différentes façons de vivre mais nous sommes un peuple malagasy un peuple d'une seule origine, et le *fihavanana* est capital".

La première ethnie malagasy, les Merina (ceux du pays élevé), remonte au VII^e siècle, à l'arrivée des voyageurs austronésiens. Au fil des temps, il y eut plusieurs castes qui devenaient des ethnies tels les Betsileo, les Sihanaka, les Bezanozano, les Tanala, et les Zafimaniry. Le point commun entre ces castes est le refus de rompre avec le passé et le culte des ancêtres.

L'ethnie merina occupe la région d'Antananarivo, appelée Imerina puis a gagné les hautes terres. Elle s'installa

tout d'abord par petits groupes à proximité des vallées de l'Ikopa et de Sisaony à côté des Malgaches qui l'accueillaient avec amour. À cette époque, les Malgaches qui s'installèrent avec leurs villages fortifiés étaient des vrais malgaches nommés peuple de *fihavanana*. Ce n'est que plus tard, sous le règne d'Andrianjaka, qu'Antananarivo devint capitale du royaume. Le nom d'Imerina fut prononcé la première fois vers la fin du XVI^e siècle par le roi Ralambo (1575-1610), qui baptisa son royaume "Imerina Ambaniandro" (le pays élevé sous le soleil). Son premier rival fut le Betsileo.

Le peuple Antemoro (ceux des rivages) serait constitué des descendants des navigateurs et commerçants arabes venus chercher vivres et marchandises sur la côte Est de Madagascar, dès le X^e siècle.

Les Antemoro conservent encore des manuscrits du Coran et des grands livres appelés Sorabe qui signifie grande et sainte écriture, dans lesquels sont réunis les formules magiques arabes à vocation médicale, les sortilèges ainsi que les histoires des différents clans Antemoro. Ce peuple cultivé connut très tôt l'écriture arabe, l'art divinatoire et l'astrologie, le papier Antemoro, de couleur blanche écrue, à base d'une écorce d'un arbre Avoha.

Si on écrivait sur les ethnies de Madagascar, même une grande maison de 100 m² ne pourrait contenir les documents...

Les seize autres ethnies sont les Antaisaka, les Sakalava, les Antakarana, les Antandroy, les Betsimisaraka, les Antanosy, les Bara, les Betsileo, les Tanala, les Sihanaka, les Tsimihety, les Vezo, les Mahafaly, les Bezanozano, les Zafisoro et les Mikea.

Pour ma part, je reste certes sensible à mes lointaines origines mais je ne me compare pas à une autre personne d'origine différente car il n'y a pas à comparer mais juste à comprendre, à se changer et à apprendre. Ça c'est du respect.

Manjakavelo Sylvain Black
Madagascar, avril 2019

Note n° 1 : **Tody et Tsiny** : retour de la mauvaise conséquence de l'acte. Ex : tu voles les voisins, les esprits s'abattront en toi avec tant de malheurs jusqu'à la mort.

Note n° 2 : **Le fihavanana** est une forme de lien social valorisé dans la culture de Madagascar. S'apparentant à l'entraide et à la solidarité cette valeur constitue un principe de base de la vie collective à Madagascar.

NADYA, COORDINATRICE À KELILALINA

Interview de Nadya, coordinatrice du centre de formation agricole à Kelilalina.

– *Nadya, pouvez-vous nous parler de vous ?*

Je suis Nadya ; j'ai 26 ans et suis originaire d'Andranomanelatra, village du district d'Ihazolava. Nous sommes six enfants, issus d'une famille plus ou moins modeste et je suis la dernière. Mes parents étaient enseignants : mon père est décédé et ma mère retraitée.

– *Parlons de Tsinjo Aina : comment avez-vous intégré cette association et quelle est votre fonction ?*

J'ai connu Tsinjo Aina par l'intermédiaire du Père Julien et suis arrivée à Kélilalina comme stagiaire le 3 juin 2015. Après mon stage, Monsieur Benja m'a demandé si je pouvais rester au centre pour m'occuper des volailles alors que Père Julien voulait m'envoyer à Manjakandriana ; j'ai choisi de rester au centre. Par la suite, j'ai été promue directrice du centre de formation agricole de Kélilalina en octobre 2015 lors de la rentrée de la première promotion. Ma carrière professionnelle a encore évolué puisqu'en 2016, je me suis occupée de la comptabilité et de la gestion du centre. Et depuis le mois d'avril 2019, je seconde M. Benja, le chef de projet, en tant que coordinatrice du centre.

– *Que pensez-vous de votre fonction ?*

Tout d'abord, j'ai fait ce métier en mémoire de mon père car je me souviens qu'il était un bon travailleur : quand il rentrait à la maison, même fatigué, il prenait toujours la bêche et partait aux champs. Depuis, j'ai toujours à l'esprit qu'il est présent et me conseille. Bref, vous avez évoqué mes fonctions et parfois c'est difficile mais par amour tout va pour le mieux ; je me sens bien dans ma peau et j'essaie de faire de mon mieux pour améliorer mon métier, parfaire ce que j'ai appris lors de mes différentes formations et surtout de mes expériences récentes ; la gestion des ressources humaines est passionnante mais difficile et tout évolue vite parfois trop vite...

– *Comment voyez-vous votre évolution professionnelle depuis votre intégration au sein de Tsinjo Aina ?*

La réponse est évidente, je pense : je suis entrée au sein de Tsinjo Aina en tant que stagiaire, puis suis devenue Directrice du centre et maintenant je seconde Benja et suis la coordonnatrice du projet de vulgarisation agricole ! De ce fait, j'ai bien évolué et j'espère que je serai à la hauteur de ma fonction ; de toutes les façons, je ferai de mon mieux pour la fierté du projet de vulgarisation si important pour sortir la population de la pauvreté. J'anime parfois des réunions dans les villages avec le technicien responsable et aime ce contact direct avec les familles ; ainsi, je comprends mieux le projet et le travail des techniciens animateurs qui doivent convaincre d'adopter les bonnes méthodes agricoles

– *De par votre fonction, vos occupations, pouvez-vous nous dire ce qu'est votre vie au centre ?*

La vie au centre, c'est ma vie quotidienne et je le prends ainsi ; depuis que je suis ici, je n'ai pas fait de différence entre mon quotidien et mon travail car chaque jour, je me lève à 6 heures, travaille toute la journée et me couche à 20 heures après avoir fait l'évaluation journalière, la comptabilité et le planning du lendemain. Avec l'expérience que j'ai progressivement acquise, tout se passe bien au centre, malgré le fait que des difficultés peuvent survenir de temps en temps mais il faut aussi être flexible et résoudre les problèmes le mieux possible. Je pense que si chaque personne tient correctement son rôle, assume ses responsabilités et fait son travail comme il faut, tout se passe bien.

– *Que faites-vous quand vous ne travaillez pas ?*

Mes loisirs vous voulez dire ? Eh bien, je fais du basket, du foot quand il le faut, de la danse et sinon je chante.

Claude Fanaperana





RETOUR VERS LE PASSÉ



Le devenir d'un dispensaire, d'un centre culturel et d'une école construits par AFM

Les plus anciens, dont je fais partie, se souviennent des premières actions de notre association "Amitié France Madagascar".

Antoine et son épouse Germaine, qui ont vécu plusieurs années à Madagascar, ont connu les enfants des villages qui n'avaient pas accès aux soins ainsi que les enfants de certains villages qui n'avaient pas accès à l'éducation.

Revenu en France, Antoine a fondé, en 1994, l'association AFM avec, pour premier objectif, la construction d'un dispensaire et d'un centre culturel à Anossivavaka ; en 1996, l'adduction d'eau potable au village d'Ambohitri-nibe, puis la construction d'une école pour 250 élèves à Ambatolampikély en 2004.

À l'époque, on ne parlait pas d'assistanat mais de dons pour aider les plus démunis.

Le dispensaire d'Anossivavaka fonctionnait grâce au dévouement des docteurs Jeanne et Josée et à l'envoi de MNU (médicaments non utilisés) que nous fournissait "Pharmaciens sans frontière". Ces médicaments, nous allions les trier, dans la bonne humeur, à Mérignac, avant de les envoyer par conteneur aux médecins du dispensaire. Mais en 2009, l'envoi des MNU a été interdit par une directive européenne. En 2010, lors d'une mission à Madagascar, avec Antoine, Hervé et Gisèle, nous avons constaté la présence d'un fauteuil de dentiste équipé, fourni par une association amie "Sourire Mirana"... Le dispensaire, qui n'était plus approvisionné en médicaments, a fermé peu de temps après. Aujourd'hui encore ce dispensaire est fermé.

Le centre culturel avec un atelier de couture et une salle informatique, est ouvert. Le bâtiment a besoin de quelques travaux d'entretien.

L'école d'Ambatolampikély a accueilli, dès son ouverture, près de 400 élèves. Plus tard, ce nombre a diminué suite à la baisse de la participation à l'écolage. Aujourd'hui il y a 139 élèves. Mais le bâtiment a subi des dégradations par les tempêtes successives et les élèves ne peuvent pas aller à l'école les jours de fortes pluies car les classes sont inondées. La nouvelle directrice est désolée de cette situation : il faut agir vite, avant qu'elle ne soit découragée.

Lorsque j'entends dire "On ne peut rien faire à Ambatolampikély car ce serait de l'assistanat", ça me révolte. A-t-on le droit de priver 139 gamins de leur école sous prétexte qu'il ne faut pas faire de l'assistanat. Pour ma part, je pense que la priorité est de donner aux enfants l'accès aux soins et à l'éducation. Plus tard, quand ils seront en bonne santé et qu'ils auront reçu un minimum d'instruction, on pourra leur dire : "Maintenant vous devez vous prendre en charge. Regardez dans les villages voisins comme ils sont devenus autonomes par l'agriculture diversifiée et l'élevage. Vous n'êtes plus à l'école, vous avez le droit de copier. N'hésitez pas à leur demander conseils."

Bien sûr, je suis contre l'assistanat qui démotive les gens et les rend dépendants, mais c'est aux adultes qu'on doit expliquer cela ; les jeunes enfants ne doivent pas être les victimes du refus d'assistance. Si actuellement certains anciens parmi les villageois ont du mal à comprendre ça, je suis certain que les jeunes comprendront, et qu'Ambatolampikély deviendra un village comme les autres avec des habitants responsables et motivés.

François Bonnefille





L'ÉCOLE D'AMBATOLAMPIKÉLY



Sitôt arrivé à Tananarive, le 17 avril, je téléphone au père Joseph-Noël qui réside à l'évêché. Il me reçoit à 15 h. Nous échangeons quelques mots sur son état de santé, nous évoquons le souvenir d'Antoine. Je lui parle ensuite de ma mission au sujet de l'école, du dispensaire, du centre culturel. Pour les travaux nécessaires à la restauration de l'école, il me confirme que le devis qui nous a été proposé précédemment est trop élevé.

Je lui fais part de mon intention de me rendre à Ambatolampikély examiner les dégradations de l'école et essayer de faire établir un devis raisonnable. Je souhaite que cette démarche puisse se faire le lundi suivant car, ce jour-là, Yves Blancand, actuellement à Kélilalina pourra m'accompagner et, du fait de son expérience professionnelle dans le bâtiment, m'aider dans la recherche d'une solution. Ce sera lundi de Pâques, est ce que l'école pourra être ouverte ? Joseph Noël passe quelques coups de téléphone et me dit : " *C'est d'accord pour lundi, la directrice ouvrira l'école, le président du FRAM (comité des parents d'élèves), un représentant de l'église seront présents. Le père Ludger, curé de la paroisse, est prévenu mais ne pourra pas être présent.*"

Avant de se quitter, je lui rappelle que je souhaite avoir des informations au sujet du dispensaire et du centre culturel. Il passe un coup de téléphone au père Dieudonné, curé de la paroisse d'Anossivavaka : rendez-vous est pris pour le lundi 6 mai, à l'évêché.

Je ressens de la part du père Joseph Noël, affaibli par la maladie, le désir de m'aider de son mieux pour cette mission.

Le 22 avril, à 10 h, nous arrivons, Yves, Anicet et moi, à Ambatolampikély. La directrice de l'école nous accueille, le président du FRAM, le représentant de l'Église, et quelques villageois sont là.



De gauche à droite : la directrice de l'école, un représentant de l'Église et le président du comité des parents d'élèves.

Nous nous rendons dans les salles de classe. Il y a une forte odeur d'humidité. Sur le mur face à l'entrée, des traces de coulée d'eau, les boiseries des fenêtres sont abîmées ainsi que le lambris du plafond près du mur, quelques lames sont tombées. C'est bien le long de ce mur que coule la plus grande quantité d'eau.

Nous allons à l'extérieur et montons sur une échelle de fabrication locale pour examiner la toiture : des tôles sont relevées par le vent, elles sont de faible épaisseur, certaines sont déchirées. Un chéneau construit en ciment sur le mur n'est pas suffisamment profond. Par forte pluie, l'eau déborde vers l'intérieur du bâtiment.

Après réflexion, nous retenons une solution qui consiste à casser la partie extérieure du chéneau pour pouvoir prolonger la toiture au-delà du mur et fixer une gouttière munie de plusieurs tuyaux de descente. Un supplément de tôle sera nécessaire.

Parmi les villageois présents, il y a un maçon. Il habite le village mais travaille à Tamatave. Avec l'aide d'Anicet, qui joue le rôle de traducteur, nous lui demandons s'il pourrait prendre en charge les travaux. Il nous répond "Oui". Yves lui explique en détails le travail à effectuer, je lui demande si ces travaux pourraient être exécutés durant la période des vacances – juillet août. C'est d'accord, il nous présentera une estimation du coût des travaux.

Après un repas partagé avec la directrice, le président du FRAM et le représentant de l'Église, nous nous séparons. Anicet et moi allons à Sahamadio.

Le 26 avril, je vais participer à une réunion du CDL d'Ambatolampikely pour prendre la parole au sujet de l'école. Au cours de mon intervention, je précise : "AFM accepte exceptionnellement de participer financièrement à la réparation de la toiture, je vous demande d'apporter votre aide, sous forme de main-d'œuvre, pour la réalisation



Mobilier dégradé, très ancien.



des travaux extérieurs et de prendre en charge la remise en état des salles de classe qui ne nécessite pas de compétence particulière : nettoyage, peinture, etc." Ils sont d'accord. Le but de cette demande n'est pas de faire économiser un peu d'argent sur le devis, mais surtout de faire prendre conscience aux parents d'élèves, qu'ils doivent s'investir pour l'entretien de l'école de leurs enfants.

Le jour même, le maçon nous donne son estimation du prix de la réparation de la toiture.

L'école étant propriété de la paroisse, il faut l'accord du père Ludger, curé de la paroisse, pour faire établir un devis. Pour cette démarche, je demande conseil à Benja qui, du fait de ses responsabilités, est en relation avec la paroisse. Il me propose de rencontrer l'inspecteur du district, M. Patrice. Nous allons le voir ensemble avec le devis global initial, jugé trop élevé, pour proposer de le diviser en plusieurs devis, afin d'échelonner les travaux. Le premier devis concernera la réparation de la toiture qui doit être faite en urgence. Il est d'accord avec cette proposition.

Je recopie l'évaluation du maçon, la donne à Benja qui la fait imprimer et va la présenter. Le lendemain Benja m'apprend : "Le devis est accepté". C'est une bonne nouvelle !

François Bonnefille



▲ Plafond abîmé par les pluies ▼



Le 17 avril, je rencontre le père Joseph-Noël, je lui fais part de notre inquiétude concernant l'avenir du dispensaire et du centre culturel d'Anossivavaka. Il téléphone au père Dieudonné, curé de la paroisse d'Anossivavaka, qui nous propose une réunion le lundi 6 mai, à 10 h 30, à l'évêché.

Le samedi 20 avril, je rencontre le docteur Jeanne ; nous parlons de la situation actuelle du dispensaire. Pour elle, le conseil paroissial, qui pourtant a un médecin comme président, ne s'y intéresse pas, et le curé n'intervient pas. Personne ne s'oppose à la reprise d'activité mais personne n'agit. Un nouveau conseil paroissial doit être élu, peut-être que...

Le lundi 6 mai, à 10 h 15, j'arrive à l'évêché pour la réunion. Le père Joseph-Noël me présente le père Dieudonné, curé de la paroisse d'Anossivavaka.

Nous parlons d'abord du centre culturel. Le père Dieudonné dit que le centre est ouvert, une directrice s'en occupe, quelques travaux d'entretien seraient nécessaires.

Nous abordons ensuite le sujet, à mon avis plus important : le dispensaire. Le père Dieudonné dit être favorable à sa réouverture :

- Des médecins pourraient assurer des permanences.
- Il est possible de trouver des médicaments chez des pharmaciens grossistes.
- La directrice du centre pourrait apporter une aide financière par la location de la salle du centre.
- Il faudrait mettre en place une équipe qui s'occuperait de la gestion.

Avant de nous quitter, le père Dieudonné me donne, sans que je le lui demande, son adresse mail. C'est pour moi un signe de sa bonne volonté.

Le lendemain matin, j'ai rendez-vous avec le docteur Jeanne pour aller déposer un dossier au ministère des affaires étrangères. J'en profite pour lui rendre compte de cette réunion à laquelle elle n'a pu assister. Je lui demande si elle veut bien contacter le père Dieudonné afin de l'encourager dans son action. J'aurais aimé avoir plus de temps pour parler d'AFM avec elle et pour aller à Anossivavaka visiter le centre culturel, mais malheureusement c'est le dernier jour : je dois prendre l'avion le soir même.

François Bonnefille



COMPTE-RENDU DU PROJET "ÉTÉ 2018" PAR QUATRE SCOUTS DE FRANCE



Nous sommes une équipe de quatre compagnons (branche aînée des Scouts et Guides de France) venant de Seine-et-Marne. L'association nous donne la possibilité de préparer ainsi que de réaliser un projet de solidarité internationale au terme de trois ans durant lesquels nous devons trouver une association avec qui faire un partenariat et établir des besoins auxquels nous pourrions répondre mais aussi durant lesquels nous devons récolter les fonds seuls afin de pouvoir partir.

Nous avons choisi Madagascar par le biais d'amis qui y avaient vécu et qui nous ont donné envie de découvrir le pays, bien que la situation de celui-ci soit difficile. Nous avons, par la suite, découvert Amitié France Madagascar en cherchant des associations sur la belle Île Rouge. La réponse de Chantal à notre premier mail nous a tout de suite mis en confiance : honnête et bienveillante, elle nous a tout de suite préparés mentalement à ce que nous allions vivre et les conditions dans lesquelles nous serions, nous avertissant que nous sortirions de notre zone de confort. Cette réponse qui ne gommait donc pas les difficultés que nous pourrions rencontrer nous a plu, notamment en période d'essor de ce que l'on appelle « l'éco tourisme ». De plus, nous voulions inscrire notre projet dans plusieurs pistes d'actions : la construction et l'éducation et Amitié France Madagascar nous en a donné la possibilité. Nous nous étions renseignés au préalable des actions de l'association et avons trouvé que cela était cohérent.

Chantal a toujours été très disponible pour répondre à nos questions et nos doutes par rapport à notre venue au centre et a également été un moteur dans notre recherche de fonds pour pouvoir partir, du début jusqu'à la fin, en relayant les informations et en y mettant son cœur, ce qui est fortement appréciable étant donné que nous partions pour l'inconnu et qu'en tant qu'étudiants, il n'est pas toujours facile de préparer un tel projet. Évidemment, nous avons quelques appréhensions, notamment par l'image de Madagascar qui est véhiculée dans les médias mais ayant des sources extérieures qui avaient déjà été là-bas, nous étions constamment rassurés dans notre choix de partir. De plus nous avons le contact d'anciens scouts déjà partis avant nous qui nous ont vraiment très bien renseignés sur les conditions sur place, ce qui a facilité nos projections en amont. Nous savions qu'à Madagascar, la vie est difficile mais nous étions donc prêts à sortir complètement de notre zone de confort afin de vivre une expérience enrichissante où rencontres et découvertes étaient au rendez-vous.

Nous sommes donc partis du 21 juillet jusqu'au 18 août 2018 au centre de formation agricole de Kélilalina avec l'idée d'élaborer un projet de construction avec Benja, l'ingénieur agronome. Cependant, nous regrettons peut-être de ne pas avoir eu assez d'échanges avec lui afin de cibler au mieux les besoins et attentes du centre, ce qui a rendu notre projet plus brumeux par la suite. Nous allons aussi donner des cours de français aux jeunes du centre de formation et participer de manière générale à la vie du centre, étant donné que le but était de vraiment partager le quotidien des personnes que nous allions rencontrer, désireux d'échanger.

En amont, notre départ a très bien été organisé grâce à Chantal, Jeanne et Benja. Nous sommes donc arrivés le 22 juillet au centre et nous avons directement été époustoufflés devant le paysage qui s'offrait à nous. On s'est senti tout de suite à l'aise, grâce à l'hospitalité des membres du centre de formation : souriants, bienveillants et tout aussi motivés à construire des liens. Nous avons été logés dans des chambres séparées garçons et filles qui étaient grandes et confortables, avec tout ce dont nous avons besoin. De plus, nous avons accès à une salle de bains et à des toilettes en intérieur (au même étage que nous). Les espaces du centre sont bien délimités et les conditions d'accueil sont super. Nous avons eu le droit à un tour du centre afin de nous familiariser avec les lieux en plus d'un tour des plantations sur place.

Au centre, nous avons participé aux tâches quotidiennes : faire la cuisine, remplir des seaux avec l'eau du puits pour tout le monde, aider, les premiers jours, aux plantations et au ramassage des œufs des poules, faire des jeux avec les jeunes, donner des cours de français ainsi que des cours d'histoire/géographie/informatique, réaliser deux fresques avec les jeunes (ce qui était vraiment amusant !) d'après leurs idées de dessin, visiter les vitrines aux alentours ainsi qu'Ambatolampy avec Benja puis faire une visite aux scouts de Ihazolava (avec également notre participation à la messe). Nous avons également été conviés à la cérémonie de retournements des morts de la famille du gardien du centre, un moment fort en émotions où nous étions accompagnés par les formatrices du centre. D'un point de vue plus général, nous avons participé à la vie du centre en tissant des liens avec les jeunes et les formateurs. Cependant, nous avons également rencontré quelques difficultés. En effet, nous avons ressenti, à un moment donné, des tensions entre les formateurs et les jeunes

du centre, ce qui a installé un climat quelque peu conflictuel où nous n'arrivions pas à trouver notre place. De plus, nous avons rencontré la barrière de la langue avec les jeunes même si nous gardons tout de même des liens forts avec certains d'entre eux mais surtout avec les formateurs. Par ailleurs, nous n'avons pas mené de projet de construction sur place, mais cela est lié à notre manque de communication en amont avec Benja et à notre manque de compétences également dans certains domaines où il y avait nécessité.

Malgré cela, nous avons vécu une expérience extrêmement enrichissante sur le plan humain et culturel avec énormément de bienveillance de la part des membres du centre qui ont été patients avec nous et qui n'ont pas hésité une seule seconde à nous venir en aide lorsque nous étions en difficulté. Nous avons, il nous semble, une certaine réciprocité dans nos échanges : nous avons rigolé, joué, dansé, partagé, souri et pleuré lors des au revoir. Nous avons énormément appris sur nous-mêmes et sur ce qu'était la réalité d'un projet "solidaire" au cours de ce voyage.

Il est sûr que notre regard sur Madagascar a énormément évolué parce que nous avons été imprégnés de la réalité du pays et avons eu la chance d'entendre le vrai discours des populations en dehors du filtre occidental. En effet, nous avons rencontré des gens formidables qui ont su nous transmettre la passion qu'ils avaient envers leur pays (et nous pensons tout particulièrement à Claude qui a été un guide incroyable et que nous remercions encore énormément pour tous ces moments que nous avons partagés avec lui ainsi qu'avec Didi). Nous avons également appris sur ce que c'était de venir dans un pays avec énormément de bonne volonté et ensuite se confronter à la réalité du terrain : il n'est pas aisé et assez délicat finalement de se dire que nous allons faire de l'« humanitaire » car, finalement, ce n'est que très peu le cas. Nous n'avons que peu de compétences et nous avons la conviction d'en avoir plus appris sur nous-mêmes que l'inverse. Il faut repenser la notion d'humanitaire, elle est trop descendante des pays occidentaux vers les pays qui en ont besoin. C'est pourquoi la mission de Tsinjo Ho Lovasoa ainsi qu'Amitié France Madagascar est tout à fait louable : elle permet à un pays comme Madagascar de porter un regard sur ses richesses et ses ressources afin de composer avec et non de simplement donner des clefs « occidentales », ce pourquoi nous encourageons l'association à continuer ses

actions car c'est un pays qui a énormément de potentiel et qui peut se revaloriser par le biais de sa population. Le seul point que nous voudrions soulever, d'un point de vue extérieur, est celui du suivi des actions des associations : il nous semble nécessaire d'aller plus souvent sur place afin de pouvoir constater réellement des évolutions du centre.

Pour ce qui est de l'accueil des scouts, nous pensons qu'établir des projets de construction est compliqué vu la vitesse à laquelle le centre évolue. Cependant, un projet plus porté sur l'humain et les interactions sociales est plus approprié car finalement, nous n'avons pas tous les compétences pour répondre réellement aux besoins du centre. Nous conseillons tout de même l'expérience, car, de notre point de vue, elle change profondément quelqu'un. Notre retour en France a été compliqué et nous repensons souvent à la belle Île Rouge avec nostalgie et émotions. De façon plus personnelle, nous pensons que chacun a changé sa vision de l'investissement à l'étranger et comment le réitérer à l'avenir en fonction de nos différentes compétences. Le monde est changeant et il a besoin de personnes motivées à l'aider, dans n'importe quels domaines.

Nous remercions énormément Amitié France Madagascar pour avoir eu cette opportunité ainsi que les membres du centre de formation agricole mais aussi Claude et son chauffeur et toutes les personnes que nous avons croisées sur le chemin.

Si nous avons un mot pour la fin : vous ne serez jamais assez prêts pour partir, mais l'expérience en vaut le détour, n'hésitez pas !

Les Comp'potes : Dorian, Agnès, Antoine et Lucie
(2018)





IMPRESSIONS ET RESSENTI DEPUIS KÉLILALINA



Je rappelle que j'ai participé à cette mission en tant que bénévole et adhérente d'Amitié France Madagascar afin de voir au plus près et surtout de comprendre le travail réalisé par l'association mais aussi par *Tsinjo Aina*, *Tsinjo Ho Lovsoa* et *A Green Future*, autres associations que j'ai découvertes sur place.

Cela fait moult fois que je me rends à Madagascar pour des raisons différentes : je connais un peu ce pays, ses coutumes et ses mentalités ancestrales mais cette fois-ci, ce fut totalement différent.

Je m'attacherai donc davantage à vous rapporter, au travers d'un regard neuf et neutre, mon ressenti, plutôt que des résultats bien que très positifs mais déjà rendus par Chantal.

Sachez toutefois que ce Centre Kélilalina fut d'un confort plutôt sommaire pour une Européenne mais luxueux pour une Malgache adoptée un petit temps !

J'ai donc accompagné Chantal Blancand et une partie de l'équipe de Kélilalina durant deux semaines dans la visite des villages afin d'évaluer le projet de vulgarisation agricole mis en place plusieurs mois auparavant.

Je cite précisément les propos de Chantal Blancand :

Évaluation : *Réalisations et budget, moyens humains, techniques, financiers, difficultés rencontrées, impact socio-économique sur la population, etc.*



J'ai ainsi eu l'occasion de rencontrer les intervenants locaux, d'assister aux multiples réunions et de constater par moi-même les avancées, s'il en était, comparativement aux missions précédentes.

Cet écrit est donc plus un témoignage personnel qu'un véritable état des lieux.

J'ai eu la chance de faire de jolies rencontres dans lesquelles passaient des sourires mais si peu de paroles... instants chaleureux.

Alors, je vous le dis et je l'affirme :

Je l'ai vue, cette force, cette volonté dans les yeux de ces femmes de Sahamadio, dans la posture de cette institutrice d'Ambatolampikely qui, malgré la forte pression exercée par des villageois, persévère dans la réalisation de son jardin *vitrine*.

Elles étaient dignes, fières, droites et expliquant leur travail, leur réussite, leurs projets grâce à un minuscule cahier rempli consciencieusement.

Argent si douloureusement acquis par un travail acharné et pénible qu'elles avaient aussitôt investi dans l'amélioration de leur habitat, dans l'achat d'animaux et le paiement des cotisations scolaires et surtout au-

delà des projets, la création d'un dispensaire utile aux enfants.

Ces dames reflétaient un avenir plein d'espoirs.

Et puis je suis allée dans ce village d'Ambatolampikely où certains hommes parviennent difficilement à prendre la parole en groupe, enfin timidement puis de plus en plus sûrement, ces autres femmes minoritaires du même village, m'observant, me détaillant même, n'osant sourire ni même parler, laissant les hommes...

expliquer les raisons d'un retard certain dans les cultures ou encore leur désir de perdurer ou pas l'action malgré ou en raison de nombreuses difficultés.

Cet autre village encore où lorsque nous sommes arrivés, la vaccination battait son plein, les femmes... toujours elles... nous ont accueillis avec de grands sourires, nous avons même déjeuné chez l'une d'entre elles, dans cette maison façonnée *mérina*, ethnie chargée d'Histoire et si influente.

J'ai vu des jardins emplis d'espérance où poussait un joli mélange coloré et où il était difficile voire compliqué de différencier les potagers du paysan intégré au groupement à ceux de ses voisins copieurs.

Je raconte ce que j'ai vu, ces ter-



rains si difficilement labourés avec cette bêche malgache, là où la terre rouge collante est si difficile à remuer surtout lorsque le sol est détrempé, où il n'y a aucune mécanisation possible.

J'ai vu ces hommes et ces adolescents passer à l'aube dans leur charrette à zébus pour aller labourer, ramasser le riz ou les légumes ou simplement aller vendre au marché d'Ihazolava.

J'ai vu dans d'autres villages, des femmes et des hommes battre à la main les bottes de riz pendant des heures, j'ai observé leurs gestes mesurés et experts.

Et puis encore d'autres étendues, là où la récolte de riz était anéantie par la grêle et que les poules ou autres animaux picoraient joyeusement.

Certains villages où des enfants sales, dépenaillés, certainement non scolarisés, n'avaient pas de véritable occupation sinon le jeu.

J'ai rencontré ce père veuf depuis plusieurs années, fier de nous montrer son jardin, sa récolte de potirons, ses semences, fier de nous présenter ses enfants qu'il pousse autant qu'il peut vers une situation meilleure, c'est-à-dire vers de plus longues études.

J'ai *entendu* le poids de l'église rechignant à considérer les progrès, les paralysant parfois mais reconnaissant une certaine réussite face à la montée des deniers du culte.

Benja qui malgré des difficultés, qui ne m'appartiennent pas de com-



menter et pour lequel j'ai senti une certaine souffrance, un mal-être certain.

J'ai admiré sa ténacité, son calme et ses paroles apaisantes, j'ai reconnu ses convictions si justes et si pleines de vérité et j'ajouterais même d'humanisme retenu.

Je l'ai vu fort car se pliant à des obligations auxquelles il n'adhérait pas forcément !

J'ai observé son équipe déterminée, enthousiaste, j'ai admiré leur travail quotidien : aller au puits, remplir des dizaines de seaux d'eau pour la nourriture, pour les animaux, pour la toilette, pour les *vazahas*...

Préparer les repas alors que régulièrement, nous étions plus de vingt à table, aller faire les courses au village voisin roulant sur une piste dévastée qui prenait un temps incertain, une Nadya responsable de la coordination du projet, sûre d'elle, dans les villages quelque peu récalcitrants, incitant les villageois à persévérer, leur expliquant encore et encore...

Nadya possédant plusieurs casquettes car aussi responsable de l'organisation du Centre Kélilalina et fédérant parfaitement son équipe dans le rire et la bonne humeur.

Et puis, le 1^{er} Mai, une journée surprenante, ces sept stagiaires si fiers et émus de recevoir leurs diplômes, si intimidés devant 160 personnes, parvenant difficilement à présenter leur mémoire.



Ces villageois rencontrés les jours précédents, endimanchés et heureux d'être là, les représentants de l'église, du district, le député, les trois associations, tous ou presque ont répondu à l'appel de cette journée d'union.

Le petit spectacle de danse où invités confondus participaient dans la gaieté.

J'ai aimé cet enthousiasme, cette énergie, cette volonté malgré les difficultés palpables, les jalousies, les malédictions parfois proférées dans le silence des villages et parfois la déception...

Ce séjour m'a à la fois étonnée, ravie, émue par tant de travail fourni de part et d'autre part, travail difficile de persuasion, de conviction et d'actions !

On sent réellement l'envie de progresser dans certains villages, on constate les progrès et les gens sereins de l'avenir, ils y croient... vraiment !

Voilà ce que j'ai vu à Kélilalina, l'aide qu'apportent AFM, Tsinjo Aina, Tsinjo Ho Lovasoa et A Green Future est non seulement utile mais parfaitement utilisée.

Le soleil brille sur Kélilalina, il n'y a pas d'assistantat : juste de la gratuité en ce qui concerne les premières semences et les cours divulgués et une seule devise

Accompagner, aider, proposer mais ne pas faire à la place...

Le reste appartient aux Malgaches.

Andrée Logli



LES ÉLÈVES DU CENTRE DE FORMATION AGRICOLE DE KÉLILALINA

Andrée Logli, pendant sa mission, a interviewé les élèves du centre de formation de Kélilalina. Voici ses impressions, suite à ces rencontres.

Ils étaient au nombre de sept : Martial, Mélanie, Hermine, Marie-Mélanie, Landri, Solange, Élixa, de la quatrième promotion. Tous élèves volontaires au Centre de Kélilalina, certains ont acquis leur Brevet des Collèges puis se sont arrêtés là ! Leur âge varie de dix-sept à trente-neuf ans. Ils sont issus, pour la plupart, du district mais l'un d'entre eux vient de Tananarive.

Alors, quel avenir pour eux ?

Ils ont connu l'existence de la formation par l'intermédiaire des groupements villageois et sont tous désireux d'avancer, intéressés par la valorisation de leurs terres mais aussi en raison de leur incertitude professionnelle. Lors de la formation, par exemple, ils semblent avoir bien saisi que les engrais chimiques étaient loin d'être une panacée, que le compostage autorise une liberté écologique et financière importante. Ils ont aussi bien compris que la polyculture et l'élevage étaient un enjeu important à la fois dans la diversité que dans l'amélioration de la vie des malgaches et surtout dans leur propre autonomie financière.



Cette sensibilisation semble avoir été positive puisque leur but était d'acquérir des moyens techniques efficaces et rentables tant sur

le plan agricole que sur celui de l'élevage, désirant tous relever leur niveau de vie et aider leur famille, améliorer les modes de cultures traditionnelles mais encore plus justement leur avenir et ce, avec de nouveaux outils. Cependant, curieux, ils le sont aussi et toujours, dans l'attente de parfaire leurs connaissances sur d'autres sujets tels que l'aspect vétérinaire et social de leur village.



Ce qui est sûr, c'est que tous m'ont dit vouloir en finir avec cette précarité miséreuse, aller de l'avant encore et toujours, promulguer un nouvel avenir professionnel dans le dynamisme et la socialisation et enfin, aller au-delà de ces enjeux en proposant la prévention, le soin...

Aller au-delà de ce que l'on m'a appris malgré les difficultés malgaches.

Ils seront tous, soyons-en certains, des entrepreneurs enthousiastes et volontaires dans leurs villages respectifs à condition d'être épaulés et soutenus. À l'issue de ce stage, une forte majorité d'entre eux m'a clairement dit, désirer devenir formateur afin de perdurer leur apprentissage au travers de la retransmission.

J'ai aimé leur enthousiasme, leur énergie, leur volonté, leur joie de vivre, ils sont jeunes et ils ont tout simplement l'envie de réussir.

Promouvoir cette jeunesse et lui donner la force nécessaire pour persévérer afin que chacun des villages du district de Ihazolava devienne grand dans l'entraide et la solidarité, c'est l'enjeu du Centre de Kélilalina, ne doutons en aucun instant qu'il en ait la ferme volonté !

Andrée Logli
bénévole et adhérente de AFM





LES MOTS CROISÉS D'AFM

(Proposés par Michel Zappa)



Conseils :

Les définitions verticales conduisent à un mot en français ;
 Les définitions en italique conduisent à un mot ou un nom en malgache. Mais c'est facile !

4	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	
1																					1
2																					2
3																					3
4																					4
5																					5
6																					6
7																					7
8																					8
9																					9
10																					10
11																					11
12																					12
13																					13
14																					14
15																					15
16																					16
17																					17
18																					18
19																					19
20																					20
	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	

Horizontalement :

1D : boisson alcoolisée, produite notamment vers Tuléar. **1H** : général français, "pacifia" l'île et mit en place l'administration coloniale. **1P** : aliment de base du malgache et malheureusement première source d'importation. **2A** : lémurien emblématique de l'île à queue annelée noir et blanc (voir notre journal n°9). **2H** : atelier aéronautique de l'armée situé à Floirac. **3E** : pain, en malgache. **3J** : technique financière malgache pratiquée longuement avant tout achat. **4A** : sympathique ingénieur agronome, chef de projets à Kélilalina (sa photo se trouve page 5). **5I** : grand canal le long de la côte est, relie lagunes et fleuves. **6C** : arbre emblématique, existe en sept espèces. **7A** : métal blanc, léger, à l'éclat de l'argent. **7K** : ville côtière du sud-ouest. **A8** : pour une seconde fois. **8Q** : île. **9E** : organisme soviétique de surveillance. **9M** : île. **10A** : boxeur abattu. **10G** : champ où pousse le blé. **10R** : bière connue dans toute l'île. **11A** : organisation non gouvernementale. **11Q** : l'un ou l'autre. **12A** : maladie pulmonaire en recrudescence dans l'île. **12M** : condiment piquant, quatrième source d'exportation agro-alimentaire. **14G** : numéro de la route nationale entre Majunga et Diego-Suarez. **14N** : fruit parfumé du vanillier, deuxième source d'exportation agro-alimentaire. **15C** : couleur donnée à l'île. **15L** : partie repliée d'une étoffe. **16H** : c'est nous, c'est notre sigle ! **16N** : acclamation. **17A** : parc national au sud, aux paysages de Far West. **17J** : morceau de prédilection du zébu, contient beaucoup de graisse. **17P** : le plus grand, le plus évolué des lémurien, vit sur la côte est (voir notre journal n°10). **19B** : dépression tropicale frappant l'île durant l'été austral. **19L** : ancien sigle des Postes et Télégraphes Malgaches. **19P** : animaux emblématiques avec cornes et bosse. **20F** : île d Charente-Maritime. **20I** : commune sympathique de Gironde qui accueille notre siège social.

Verticalement :

A6 : grand lémurien, vit dans la forêt tropicale de l'est. **A15** : membrane colorée de l'œil. **B1** : fruit du caféier, première source d'exportation agro-alimentaire. **B10** : organisation internationale pour la paix. **C6** : paysage lumineux du sud, caractérisé par dix mois de sécheresse. **C11** : immatriculé en Grande-Bretagne. **C14** : monnaie malgache. **D19** : adjectif démonstratif masculin. **E3** : sommet de l'île culminant à 2 876 m d'altitude. **E17** : soigne l'oreille. **F15** : immatriculé en Grèce. **F19** : matière précieuse, extraite au nord du massif d'Antankara. **G5** : transport routier collectif, peu rapide, mais pittoresque. **G19** : négation. **H1** : ville du Mali. **H16** : arbre du sud et de l'ouest, illuminant l'hiver de son inflorescence. **I1** : possède. **I7** : marin portugais, découvrit l'île en août 1500. **J1** : tissu blanc chez les femmes Mérina, sert également de linceul lors du retournement des morts. **J15** : animal emblématique malgache à bosse. **K7** : note attribuée à un très bon élève d'Ambatolampikely. **K10** : bois précieux, de couleur noire. **L1** : réacteur nucléaire de nouvelle génération. **L17** : numéro de la route nationale reliant la capitale à Tuléar. **M3** : prénom de la jeune technicienne en vulgarisation agricole à Kélilalina (sa photo se trouve page 5). **M12** : fleuve italien. **M19** : adjectif possessif féminin. **N14** : eau minérale connue dans toute l'île. **N19** : travaux hors marché forfaitaire, appréciés par tous artisans et entrepreneurs malgaches. **O2** : la plus célèbre de toutes les brèdes. **O9** : panier malgache. **Q1** : océan baignant la côte est. **Q11** : matière précieuse extraite au nord du massif d'Antankara. **Q14** : pays révolutionnaire entre Europe et Asie. **R7** : reptile marin à carapace osseuse et bombée. **S17** : eau-de-vie, distillée à partir de canne à sucre. **T1** : le meilleur. **T5** : tabou, interdit. **T10** : bandes dessinées. **T13** : jour de la semaine réputé néfaste.

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	
20	M																				20
19	S	N	B	E	U	S															19
18	H																				18
17	R	N	I	E																	17
16	D																				16
15	U																				15
14	J																				14
13	J																				13
12	R																				12
11	D																				11
10	K																				10
9	A																				9
8	A																				8
7	A																				7
6	B																				6
5	F																				5
4	B																				4
3	F																				3
2	M																				2
1	A																				1
	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	

Solution des mots croisés



LES MICROCÈBES



Les microcèbes sont de très petits lémuriens nocturnes, endémiques de Madagascar, souvent vus comme les plus archaïques de tous les primates. Mais, plus probablement, leur très petite taille serait une conséquence de leur insularité, de leur isolement et de la grande variabilité de leur habitat : sécheresses imprévisibles dues aux fluctuations d'El Niño, par exemple. Ce groupe de lémuriens aurait donc subi trois phases successives de nanisme mais leurs yeux, énormes pour leur taille, n'ont pas subi cette nanification. Il est fort peu probable que ces microcèbes ressemblent aux ancêtres des lémuriens ; l'inverse est tout aussi vrai. Une vingtaine d'espèces de microcèbes ont actuellement été dénombrées, toutes vivant à Madagascar.

Les microcèbes sont essentiellement frugivores même si les insectes peuvent se retrouver dans leurs menus. Ils sont associés à de nombreuses plantes dont ils dispersent les graines et sont particulièrement bien adaptés aux climats qui règnent actuellement sur Madagascar.

Les spécialistes remettent souvent en cause l'origine du peuplement animal de Madagascar dont les premiers ancêtres auraient franchi le Canal du Mozambique qui sépare l'île du continent sur une sorte de radeau naturel, tronc d'arbre peut-être... Ce voyage supposé est presque impossible à réaliser à cause des courants dans le bras de mer. Paradoxalement, la traversée serait plus facile dans l'autre sens, de Madagascar à l'Afrique. Les tenants de cette hypothèse semblent oublier qu'autrefois l'île se trouvait réunie au sous-continent indien. Et plus tôt encore, au beau milieu du Gondwana.

Le microcèbe mignon peut descendre au sol pour y trouver des insectes à manger mais il retourne rapidement dans les feuillages qui le protègent pour consommer sa prise. En se nourrissant aussi de nectar, le microcèbe participe à la pollinisation de certains fleurs. Sa très petite taille le transforme en proie pour les oiseaux nocturnes (chouette effraie, hibou malgache) et les serpents (boa arboricole). Pour se protéger de ses prédateurs, le microcèbe mignon passe une partie de son temps, en petits groupes, dans des arbres creux qu'il tapisse de feuilles ou des nids de feuilles qu'il construit.

Tous les microcèbes sont très actifs la nuit, courant sur les branches et faisant des bonds de plus de trois mètres en utilisant leur queue comme balancier. Ils attrapent leurs proies avec leurs mains. Le microcèbe mignon se nourrit essentiellement d'insectes (coléoptères, mites, mantes, grillons, et blattes) mais aussi d'araignées, de fruits, de nectars, de gomme, de petites grenouilles arboricoles, de geckos et de caméléons..

Comme tous les microcèbes, le microcèbe mignon entre quotidiennement dans de courtes périodes de dormance, notamment pendant l'hiver austral.

Texte et images www



Microcèbe mignon
(*Microcebus murinus*)



Microcèbe mignon au zoo d'Amsterdam



Microcèbe de Ganzhorn
(*Microcebus ganzhorni*)

Comité de rédaction : Chantal Blancand, Michel Zappa, François Bonnefille, Andrée Logli et nos partenaires malgaches.

• Relecture : Chantal Blancand. Saisie et mise en pages par Jean-Pierre Lazarus. Mai 2019 •

Amitié France Madagascar Mairie de Cestas 33 610 Cestas

Téléphone : 09 84 27 05 54 Courriel : amitie.francemadagascar@orange.fr Site internet : www.amitie-france-madagascar.org/site

Association n° 2-22523 loi du 1^{er} juillet 1901 (reconnue d'intérêt général)

Déclarée à Bordeaux le 25 novembre 1994. Journal officiel du 14 décembre 1994 n° 713.

Association humanitaire reconnue par le gouvernement malgache, accord de siège n°2014/69.

Imprimé en 120 exemplaires par Eurl Moggar Copie Service 20 cours de la Somme Bordeaux.